

TIRÉ DES MÉMOIRES INTIMES DE GEORGES SIMENON

Passages faisant référence à sa période de secrétaire au service du Marquis de Tracy, ayant pu influencer l'atmosphère de certains romans, en se servant de certains lieux (château de Paray-le-Frésil et ses environs), de sa vie aux côtés du marquis (gestion des domaines, chasses, réceptions).

De décembre 1922 à l'été 1924

... Car je suis en réalité au service d'une ligue politique d'extrême droite dont mon romancier est le président.

... A onze heures du matin, mon romancier me reçoit à nouveau dans le Saint des Saints. « Voudriez-vous devenir le secrétaire particulier d'un de nos grands amis qui vient de perdre son père. Il porte un des très grands noms de France et... »

Va pour l'aristocratie. Je sonne à son domicile, un impressionnant hôtel particulier dans la très élégante rue de la Béotie. Concierge en uniforme. Vaste hall meublé de meubles de style authentiques. Un salon par la porte duquel je découvre une salle de bal pouvant contenir deux cents personnes, avec des chaises et des fauteuils dorés et des lustres dont les pendeloques au cristal terni par le temps se mettent à tinter dès que je risque un pas timide.

Je ne suis plus dans le présent mais dans un passé que je ne me figurais qu'à travers Saint Simon, Stendhal et Balzac. Tout date au moins de Louis XIII et de Louis en Louis jusqu'au Louis décapité. « Si Monsieur veut me suivre... ». Un valet de chambre, jeunet et blond, sentant la campagne, à qui on a mis des pantalons noirs et une veste blanche empesée, me conduit jusqu'à une autre pièce, qui pourrait être un bureau, où m'attend un bel homme au visage ouvert, d'un peu plus de quarante-cinq ans, avec quelques cheveux blancs sur les tempes.

A onze heures du matin, il est en robe de chambre de soie, pyjama de soie plus claire, et il me dévisage avec une certaine sympathie

« Vingt ans? »

« Je les aurai en février. »

« Pas marié, je suppose. »

« Je me marie au mois de mars ».

Son visage se rembrunit.

« Je voyage beaucoup et mon secrétaire doit m'accompagner. Je passe une partie de l'année dans l'un ou l'autre de mes châteaux ».

Il n'en fait pas parade. Pour lui, c'est naturel. Sa famille est noble depuis le XIII^e siècle. Lui-même, né

vicomte, est devenu comte quand son frère aîné a été tué à la guerre puis, maintenant marquis à la mort récente de son père.

« Je ne voudrais pas emmener une femme avec moi... »

« Ma femme et moi sommes surtout bons amis. Elle est peintre et a sa carrière à faire ... » « Dans ces conditions. je vous engage à l'essai... mais il faut me promettre que »

« Je promets... »

... Mon marquis était un vrai Marquis de Carabas et possédait plusieurs châteaux en France , des vignobles dans la Loire , des forêts , des champs et des métairies (vingt-huit autour d'un de ses châteaux) , des terrains dans les environs de Paris, des rizières en Italie, une vaste villa de style islamique en Tunisie, des hôtels particuliers dans différentes villes... Quoi encore ?

Jusqu'à la mort de son père, il avait surtout partagé son temps entre le Jockey Club, la chasse, les réunions dans les châteaux aristocratiques car sa famille avait eu le temps, à force d'alliances brillantes, d'être apparentée de près ou de loin avec toute la vieille noblesse de France et d'ailleurs.

La mort de son père le laissait face un fouillis de paperasses et de problèmes auxquels il n'entendait rien. Et moi qui n'avais que vingt ans de fouiller dans le tas.

Première étape : Aix-les-Bains où il faisait chaque année une cure et où il avait fait venir à grands frais un bungalow de l'armée des Indes. Evidemment Tigy était là, à son insu, et j'étais seul à aller pêcher l'omble avec lui dans le lac.

Puis un château, le plus petit, le plus ancien, entouré d'un vignoble fameux où des livres s'étaient entassés pendant des siècles, ce qui faisait mon bonheur.

Tigy était toujours là dans une excellente auberge sur l'autre rive de la Loire

Un autre château , celui aux vingt-huit métairies , au forêts giboyeuses et aux étangs qu'il fallait vider chaque année des tonnes de carpes et de brochets .

Organiser des festins de chasse, mettre chacun à la place exacte que méritait son rang, car ces gens là sont chatouilleux ; le grand buffet du matin tandis que les rabatteurs attendaient, que les dix gardes-chasse du marquis se tenaient, au garde-à-vous, au bas du perron et que les chiens aboyaient.

J'ignorais que j'aurais un jour ma chasse au gros gibier dans la forêt d'Orléans, que je serais écoeuré dès le premier jour après avoir achevé un jeune chevreuil blessé et que, tenu par le cahier des charges je devrais continuer ces chasses hebdomadaires pendant un an, non pas en personne, Dieu merci mais en me faisant remplacer par mon excellent compère Constantin Weyer.

Coups de téléphone, parfois la nuit, à un banquier de Paris, de Londres ou d'ailleurs, avec qui le marquis voulait discuter d'une opération financière qui venait de lui passer par la tête.

J'ai aussi appris qu'un homme bien né ne paie les factures de Cartier, de Van Cleef et Arpels, de son tailleur et des couturiers de la marquise qu'après un ou deux ans de rappels. Et encore qu'on ne règle les petits fournisseurs ou artisans, après un certain délai, qu'en biffant les chiffres de factures et en les remplaçant au crayon rouge par des chiffres de dix ou de vingt pour cent inférieurs.

« Ces gens là augmentent leurs prix à cause de notre nom... ».

J'ai appris qu'il y avait, qu'il y a peut être encore, des premières éditions rarissimes de Pascal et d'autres auteurs illustres dans la bibliothèque inexplorée qui s'est transmise de pères en fils depuis des siècles.

J'ai appris beaucoup de choses en deux ans et, si mon marquis m'était sympathique, il lui venait parfois un sourire à la Talleyrand, car je restais inébranlablement le petit garçon d'Outremeuse et mes révoltes n'en étaient que plus vives.

J'avais besoin d'être à Paris pour continuer à écrire mes contes, à les écouter, à essayer, qui sait, à en arriver au roman populaire.

Tigy était toujours là, incognito, parfois à vingt kilomètres et j'allais la rejoindre le soir à vélo pour être de retour au château à huit heures du matin. Je ne me souviens pas que le marquis l'ait jamais rencontrée.

Nous nous sommes quittés bons amis lui et moi et je l'ai revu plusieurs fois sur un autre terrain, une fois même quand je suis allé lui proposer de lui racheter un de ses châteaux, un des plus petits, bien entendu....

... J'en étais arrivé à mon marquis que je quittais pour m'envoler, comme je m'étais envolé de

Liège, pour l'aventure. Il m'a beaucoup appris, d'une façon discrètement affectueuse.

Une seule image encore, un geste, qui vous rappellera à tous certaines de mes réactions.

Pendant un certain temps, à Liège, mêlé aux jeunes peintres, aux « rapins », j'avais adopté le chapeau noir à larges bords, la lavallière, noire aussi, et je laissais pousser mes cheveux alors ondulés et abondants. N'était-ce pas endosser un uniforme et n'ai-je pas une méfiance instinctive pour tous les uniformes, tout comme pour les médailles, les diplômes, les titres, les honneurs ?

Or, en arrivant chez le marquis, j'avais à nouveau laissé pousser mes cheveux, d'une façon modérée au regard des hippies d'hier et d'avant hier. Un soir que nous dînions en tête à tête dans un de ces hôtels particuliers, nous avons tous les deux un faible pour les harengs grillés que nous commandions à son maître d'hôtel plus souvent qu'il n'eût été bienséant, il s'est approché et, d'un geste paternel, a soulevé légèrement les boucles blondes qui me couvraient la nuque.

Je ne peux pas dire que son geste était ironique ou méprisant mais je comprenais qu'il signifiait :

« Vraiment ? Vous avez besoin de ça ? »

Le lendemain, je me rendais chez le coiffeur.

En contrepartie, j'avais, moi aussi à son sujet une pensée qui ne lui aurait pas fait plaisir.

Il avait hérité d'un journal dans le Berry. Pourquoi cet homme du passé, qui vivait avec ses ancêtres illustres et ne fréquentait que ses pairs, a-t-il décidé, à quarante-cinq ans, de devenir sénateur ? Certes, un de ses aïeux était Pair de France, mais c'était sous un roi. Or, c'était un poste politique, sous une république plus démocratique qu'à présent, qu'il brigait et j'ai écrit, sous sa signature, de véritables articles électoraux avant qu'il ne s'aperçoive qu'il n'avait aucune chance d'être élu. Petite faiblesse de l'un. Petite faiblesse de l'autre. Je me suis souvenu du soir des cheveux longs et cela m'a consolé.